

# François-Henri Désérable

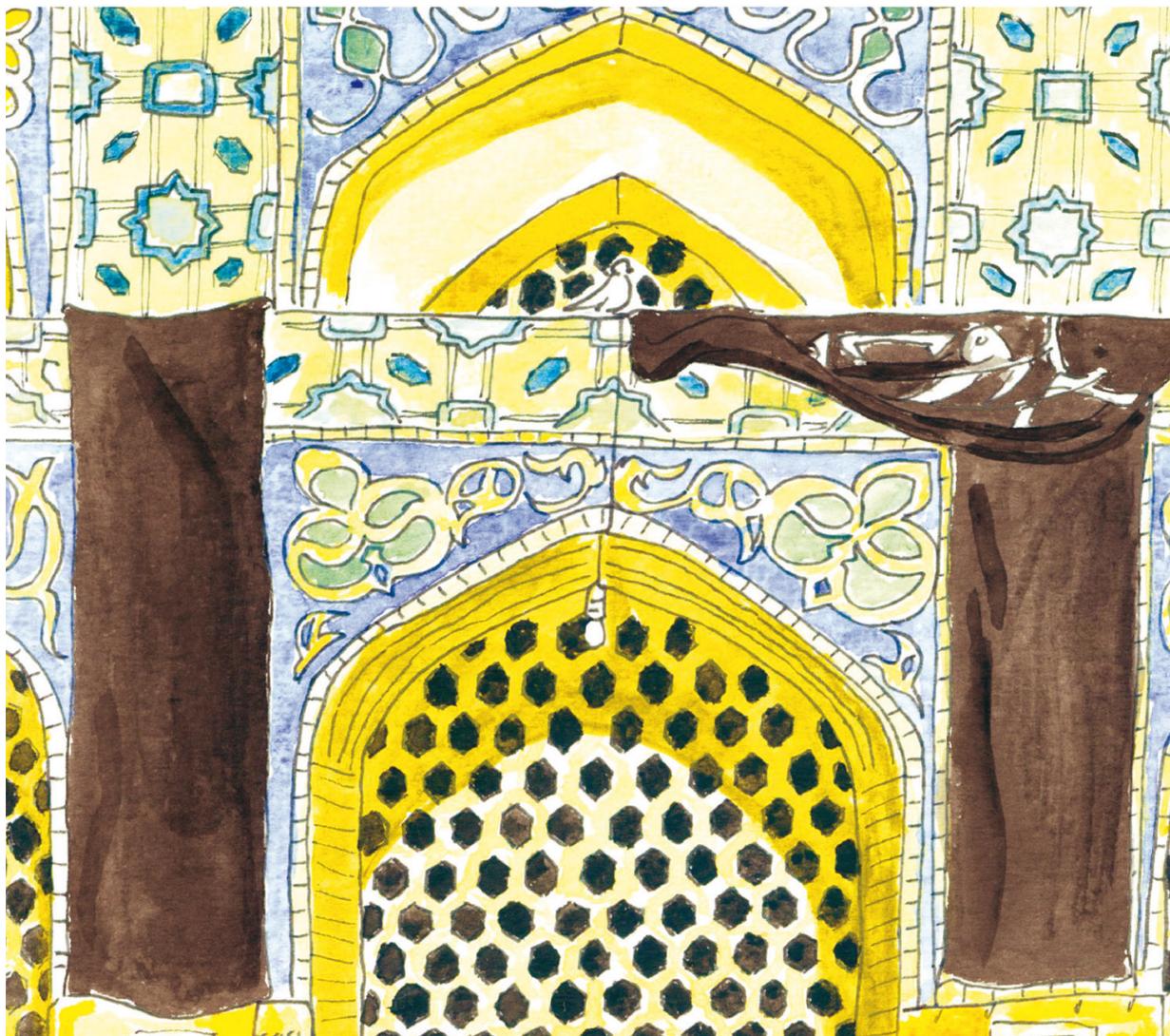
L'usure d'un monde  
Une traversée de l'Iran

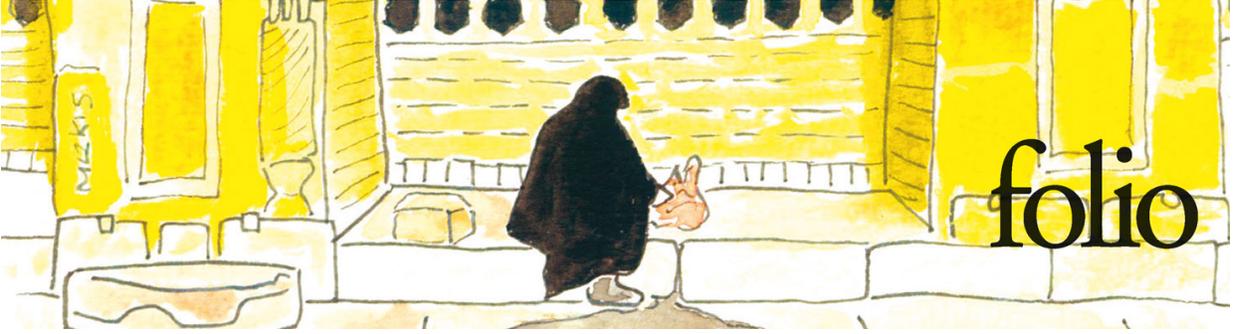


folio

# François-Henri Désérable

L'usure d'un monde  
Une traversée de l'Iran





COLLECTION FOLIO

François-Henri Désérable

L'usure  
d'un monde

Une traversée de l'Iran

Gallimard

François-Henri Désérable est né en 1987. *Évariste*, son premier roman, a été élu « révélation française de l'année 2015 » par le magazine *Lire*. *Un certain M. Piekielny*, enquête littéraire sur les traces de Romain Gary, a paru en 2017. Son troisième roman, *Mon maître et mon vainqueur*, a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française 2021.

*Aux Iraniennes  
vent debout  
cheveux au vent*

Ici, où tout va de travers, nous avons trouvé plus d'hospitalité, de bienveillance, de délicatesse et de concours que deux Persans en voyage n'en pourraient attendre de ma ville où pourtant tout marche bien.

NICOLAS BOUVIER,  
*L'Usage du monde*



— Monsieur Désérable ?

Je n'ai pas pour habitude de filtrer les appels des numéros inconnus. Il y a, dans l'inconnu, une part de mystère qui demande à être élucidée. Même si le plus souvent le mystère est un démarcheur téléphonique ou un emmerdeur dans le genre, quand sur l'écran de mon téléphone s'affiche un numéro inconnu, je décroche.

— Bonjour, c'est le centre de crise du ministère des Affaires étrangères. Vous avez informé l'ambassade de France d'un projet de voyage en Iran. Je vous le dis tout net : renoncez-y. Il est formellement déconseillé, vous m'entendez, formellement déconseillé de se rendre en Iran. Nous avons placé tout le territoire en zone rouge, il n'y a quasiment plus de Français sur place. Ceux qui y sont encore sont en train de rentrer, et ceux qui ne rentrent pas, c'est qu'ils sont en prison. À l'heure où je vous parle, nous avons plusieurs de nos compatriotes sous les verrous. Le risque d'arrestation et de détention arbitraire est très élevé, vous m'entendez, très, très élevé. S'ils vous arrêtent, ils monteront un dossier de toutes pièces, et ils vous condamneront pour Dieu sait quoi, espionnage, propagande, collusion en vue de porter atteinte à la sécurité nationale, ils

trouveront un motif – ils trouvent toujours un motif. Vous deviendrez un pion, une monnaie d'échange, on ne pourra pas vous accorder la protection consulaire, on ne pourra pas vous rendre visite en prison, on ne pourra pas faire grand-chose, en somme, et vous y resterez des années : un an, deux ans, dix ans peut-être, allez savoir, vous m'entendez, monsieur Désérable ?

— C'est que...

— L'Iran n'est pas un État de droit, monsieur Désérable. Renoncez à votre voyage.

— J'aimerais bien, mais...

Au même moment, dans un haut-parleur, une autre voix grésillait :

« Madame, monsieur, bonjour, je suis votre cheffe de cabine. Le commandant de bord et l'ensemble de l'équipage ont le plaisir de vous accueillir à bord de ce vol à destination de Téhéran. Veuillez attacher votre ceinture, éteindre vos appareils électroniques et mettre votre téléphone portable en mode avion... »

— Monsieur Désérable ? Monsieur Désérable ?

## PARIS-TÉHÉРАН

D'abord, il m'avait fallu obtenir un visa. Je m'y étais pris à l'avance, très à l'avance, soixante jours avant mon départ. Ça va, me disais-je, je suis *large* : je ne l'étais pas. On me proposait un rendez-vous six mois plus tard. Une agence, qui avait ses entrées à l'ambassade, pouvait débrouiller l'affaire en trois jours. Je n'avais qu'à virer quarante euros sur tel compte (attention, il ne fallait pas mentionner « Iran » dans le motif du virement, sinon le paiement serait refusé) et j'obtiendrais un rendez-vous dans un délai raisonnable. Ce pot-de-vin semi-légal

fonctionna : trois jours plus tard, j'étais avenue d'Iéna, devant l'ambassade de la République islamique.

L'entrée se faisait par la rue de derrière. On passait dans un sas, on laissait son téléphone, on prenait un ticket : état civil, passeports, affaires sociales, visas, il fallait choisir. Une vingtaine de personnes attendaient dans la salle ; j'étais la seule à demander un visa. Si l'on me posait des questions, une amie m'avait conseillé de jouer les benêts : « Des manifestations ? Comment ça, des manifestations ? » Moi, les gens, surtout ceux qui tamponnent des passeports, je suis partisan de ne pas trop les prendre pour des cons. Si l'on m'interrogeait sur ma profession, je dirais « écrivain ». C'est-à-dire aussi proche d'un journaliste qu'un charcutier l'est d'un boucher. Or les journalistes, la République islamique ne leur accordait plus de visa : elle leur offrait le gîte et le couvert, mais derrière les barreaux. Et si l'on me demandait pourquoi l'Iran, pourquoi maintenant, je raconterais la vérité, je dirais que ce voyage était prévu de longue date, et je prononcerais le nom d'un sorcier de la route : Nicolas Bouvier.

En juin 1953, Bouvier rejoint son ami Thierry Vernet à Belgrade. Ils ont vingt-quatre et vingt-six ans, ils ont grandi à Genève, ils se sont connus dix ans plus tôt sur les bancs du collège ; l'un écrit, l'autre peint ; ils ont une Fiat Topolino, deux ans devant eux et de l'argent pour quatre mois : « Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires, l'essentiel est de partir. (...) Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. »

Les deux garçons traversent les Balkans, l'Anatolie, l'Iran qui déjà ne s'appelle plus la Perse, font une halte à Quetta, au Pakistan, et se séparent un an et demi plus tard à Kaboul. Dix ans après leur départ, Bouvier en tire un récit illustré des dessins de Vernet : *L'Usage du monde*<sup>1</sup>.

La découverte de Bouvier, vers vingt-cinq ans, fut une déflagration comme j'en ai peu connues dans ma vie de lecteur. C'était prendre la vraie mesure du monde, en même temps que son poids. On s'avise qu'il est vaste, et grandiose, et terrible – et qu'on n'en a rien vu. Dès lors, on ne connaît pas de mot plus beau, plus enivrant que celui de *voyage*, et l'on est mû par une seule obsession : prendre la route. Mais bientôt c'est la route qui vous prend, vous happe, et trois mois, six mois, dix mois plus tard vous rejette à une vie sédentaire, à laquelle il faudra bien s'habituer. Les années filent, votre jeunesse prend le large ; votre sac, la poussière au fond d'un placard. Un matin, vous repartez. Et chemin faisant, vous en tirez une règle de vie à laquelle vous n'allez plus déroger : passer la moitié de vos jours dans ce monde à le voir, et l'autre à l'écrire.

*L'Usage du monde* était devenu ma Bible. L'Évangile de la route selon saint Nicolas. Un après-midi de printemps, à Coligny, en banlieue de Genève, dans une maison blanche aux volets verts, je rencontrai Manuel, son fils cadet. Il me dit comment Nicolas écrivait de la main gauche au feutre noir en écoutant Debussy ; il me montra ses globes, sa bibliothèque, l'exemplaire de *L'Usage du monde*, « cette vieille histoire triste et gaie », dédicacé par la main de son père. Puis nous étions allés sur sa tombe, la tombe de saint Nicolas : pas de dalle, une plaque minuscule (Nicolas Bouvier, 1929-1998), quatre lattes en bois qui formaient un rectangle recouvert de graviers, une Fiat Topolino miniature en fer-blanc laissée par une main anonyme, en même temps qu'un galet sur lequel on pouvait lire : « Et maintenant,

Nicolas, enseigne-nous l'usage du ciel. » C'était le 16 mai 2019, et je m'étais juré qu'un an plus tard je partirais sur ses traces. J'irais en Iran.

Un an plus tard, nous étions assignés à résidence, nous ne sortions plus qu'avec un masque, une heure par jour, et seulement pour des motifs impérieux. Les commerces *non essentiels* étaient fermés, et les frontières aussi. Celles de l'Iran ne rouvrirent qu'à l'automne 2021. Je venais de publier un roman, ce n'était pas le moment de m'engager dans un voyage au long cours. Tant pis, ce serait pour fin 2022.

Un an passe, une jeune fille iranienne originaire du Kurdistan rend visite à son frère, qui vit à Téhéran. Son voile ne couvre pas assez bien ses cheveux, en tout cas aux yeux des deux agents de la police des mœurs qui patrouillaient dans le coin, et qui la font monter à l'arrière d'un fourgon. Motif : « port de vêtement inapproprié ». Son frère et son cousin protestent, mais les agents les rassurent : c'est l'affaire d'une heure tout au plus, le temps de lui rappeler le code vestimentaire en vigueur. Un peu plus tard, on retrouve la jeune fille à l'hôpital, dans le coma. Les autorités prétendent qu'on ne lui a rien fait, qu'on ne l'a pas touchée, qu'elle s'est effondrée d'elle-même comme se fane une rose, c'est si courant chez les jeunes filles de vingt-deux ans. Un scanner cérébral montre une fracture osseuse, une hémorragie et un œdème – tout laisse à penser qu'on lui a porté des coups répétés à la tête. Et puis ses codétenues sont formelles : à bord du fourgon, les agents l'insultaient, et en garde à vue ils l'ont si bien tabassée qu'elle a perdu connaissance. Quelques jours plus tard, à Saqqez, au Kurdistan iranien, les funérailles de la jeune fille donnent lieu à une manifestation que disperse la police. Mais le nom de Mahsa Amini passe de lèvres en lèvres et bientôt tout le pays le murmure, puis le gueule à pleins poumons dans les rues, sur les places, dans les universités de Téhéran, d'Ispahan, de Mahabad ou de Tabriz. Et alors

on assiste à des scènes auxquelles on n'aurait jamais cru assister. À Chiraz, on voit une jeune fille juchée sur le toit d'une voiture, son hidjab à la main, crier « Mort au dictateur ! » ; à Kerman, des étudiantes brûler leur voile et danser autour du brasier ; dans une école de Téhéran, des lycéennes tête nue saluer d'un doigt d'honneur la photo de l'ayatollah Khamenei ; partout en Iran, des femmes, cheveux au vent, une pierre à la main, prêtes à défier le régime. Mais le régime n'est pas du genre à laisser la colère impunie. Huit semaines après le début du soulèvement, on compte les morts : trois cent quatorze, dont quarante-sept enfants. À Qazvin, la sœur de Javad Heydari se coupe les cheveux sur la tombe de son frère ; à Kermanshah, Roya Piraie se tient droite, le regard dur, insolent, le crâne rasé, ses cheveux roux dans une main, devant la tombe de sa mère. Et puis il y a le petit peuple des prisons. En à peine soixante jours, ce sont quatorze mille Iraniens qui sont jetés dans les geôles de la République islamique – et une quarantaine d'étrangers. Un Espagnol, qui se rendait à pied à la Coupe du monde de football au Qatar, et qui visite en chemin la tombe de Mahsa Amini : en prison. Une Italienne, qui sur son compte Instagram s'est dite impressionnée par le courage du peuple iranien : en prison.

Dans cet avion pour Téhéran, je n'en menais pas large. Hormis l'équipage, j'étais le seul étranger. Ce qui m'attendrait à l'arrivée, je n'en savais rien. Même si j'avais fini par l'obtenir, ce visa, la probabilité qu'on me refoule à la frontière n'était pas négligeable, et je me voyais déjà dans le premier vol pour Paris. J'essayais de ne pas y penser, et moi qui dans l'avion ne parviens jamais à fermer l'œil, je me réveillai vingt minutes avant l'atterrissage. À ma gauche, un homme réglait sa montre : il était deux heures et demie de plus à Téhéran. À ma droite, une femme se couvrait les cheveux : nous étions entrés dans l'espace aérien iranien.

Au poste de contrôle de l'aéroport Imam-Khomeini, personne au guichet *Foreign passports*. À quoi bon ? Les étrangers ne venaient plus en Iran. Le douanier, un homme apathique et maussade, portait un masque en tissu au-dessous du menton. Il feuilleta négligemment mon passeport, jeta un œil rapide à mon visa. Aussi laxiste à l'égard des microbes que des Français qui se présentaient face à lui, il tamponna une feuille volante. Bienvenue à Téhéran.

À la réception de l'auberge, je fus accueilli par une jeune fille au hidjab indocile, qui lui couvrait seulement la moitié des cheveux. Elle photocopia mon passeport et me remit la clé de ma chambre. J'y posai mon sac et défis mes affaires ; j'avais faim.

*Qui dort dîne*, pouvait-on lire au Moyen Âge aux portes des auberges, quand elles se réservaient le droit de refuser le gîte au voyageur qui ne voulait pas du couvert. Moi, pour le coup, j'aurais bien dîné. J'avais la dalle, la vraie, j'aurais pu dévorer l'Iran tout entier et même le Koweït au dessert, mais à bientôt minuit, mon pote, bon courage pour trouver un truc ouvert. J'allai voir du côté des cuisines : rien, pas même un fond de casserole à racler. Dans le hall d'entrée, qui faisait office de salle à manger, un jeune type, vingt-cinq ans à tout casser, s'envoyait une platée de spaghettis bolognaise. Est-ce qu'il m'avait vu lorgner sur son assiette ? Il n'en avait pas mangé la moitié, et me proposa de finir. Je refusai, il insista – ce qui est à moi est à toi, me dit-il. Il s'appelait Saeid.

Non seulement Saeid partageait avec moi sa pitance, mais il était à mon égard d'une curiosité insatiable : de quel pays étais-je, et qu'étais-je venu faire en Iran, et par quelles villes allais-je passer, et combien de temps comptais-je y rester – je reconnaissais bien là cette disposition de cœur et d'esprit que l'on prête aux Iraniens, toujours désireux, en hôtes attentionnés, d'en savoir davantage sur les étrangers qu'ils rencontrent. Puis la conversation prit un tour

politique. Est-ce que j'avais entendu parler de Mahsa Amini ? Et les manifs, j'avais eu vent des manifs ? Qu'en pensaient les Français ? Lui, il était descendu dans la rue, et continuerait à le faire : ce régime devait tomber, coûte que coûte. Pendant que Saeid apprenait à me connaître, la jeune fille de la réception, celle qui un peu plus tôt m'avait remis la clé de ma chambre, me lançait des regards d'abord furtifs, puis de plus en plus appuyés, si bien que j'en étais mal à l'aise ; je me sentais *observé*. Ma petite expérience de la vie, couplée à ma connaissance de l'amour et des mécanismes de la séduction, ne me laissaient aucun doute : je lui plaisais. Il n'y avait qu'à voir son langage corporel – le rose qui lui montait aux joues –, ses œillades qui se voulaient complices, ses gestes confus, désordonnés, ses tentatives maladroitement pour attirer mon attention – un stylo qu'elle fit tomber volontairement –, et la façon qu'elle avait de prendre le moindre prétexte pour passer devant notre table, une première fois pour l'essuyer, une deuxième pour nous demander si tout allait bien, si nous voulions quelque chose – une bouteille d'eau, un Coca, un truc comme ça ? Vraiment, aucun doute : elle avait dû s'éprendre de moi tout à l'heure, elle avait dû avoir un *coup de foudre*, il n'y avait pas d'autre mot. J'en eus la confirmation quand, profitant d'un bref instant où je me trouvais seul, mon interlocuteur étant parti pisser, elle se rua vers moi pour me glisser dans la main une feuille de papier pliée en deux, sur laquelle, d'une écriture tremblante, avec une audace qui l'étonnait elle-même, une impudence dont elle était peu coutumière, elle avait dû me déclarer sa flamme. Comme Saeid revenait des toilettes, elle retourna aussitôt à la réception, derrière son pupitre où elle me tournait le dos maintenant, soudain absorbée par son écran d'ordinateur. Feindre l'indifférence : là encore, technique de séduction éprouvée. Saeid reprit la conversation où nous l'avions laissée. Il voulait savoir ce que je pensais des mollahs, si

j'avais prévu de manifester moi aussi, au besoin il pouvait me donner des contacts, etc. Son téléphone vibra. Il s'excusa, prit un instant pour consulter son message ; et moi, de mon côté, j'en profitai pour déplier la missive et lire enfin ce qu'avait griffonné la jeune fille :

*Beware ! This guy : maybe government agent<sup>2</sup> !*

#### TÉHÉРАН – À L'AUBERGE

Nous n'étions pas beaucoup d'Européens à l'auberge. Les Vingt-Sept avaient si bien dissuadé leurs ressortissants de se rendre en République islamique qu'en sept ou huit jours à Téhéran, j'en ai croisé un seul. Marek, vingt-deux ans, Allemand, cheveux blonds ébouriffés, dents du bonheur et grands yeux bleus effarés, l'air tout étonné d'être ici, des tours que la vie lui jouait. Trois mois plus tôt, en voyage de noces à Istanbul, au rayon fruits et légumes d'un supermarché de Taksim, sa jeune épouse lui avait fait savoir qu'elle en aimait un autre – elle était désolée, elle rentrait à Munich. Marek tenait une pastèque entre les mains : il la laissa tomber. Il avait lu *Werther* et les romantiques allemands : il était résolu à se jeter dans les eaux du Bosphore. L'idée chemina pendant deux jours, et finalement il l'abandonna. Il ne pouvait plus voir la moindre pastèque sans se mettre à pleurer, et alors ? Ça n'était pas une raison pour se tuer. En le rendant à son célibat, sa jeune épouse avait eu la délicatesse de lui rendre aussi sa bague de fiançailles : il la brada à un joaillier du bazar et s'offrit une bicyclette. À raison de cinquante kilomètres par jour, il traverserait l'Asie jusqu'au pays des Tamouls, à la pointe sud de l'Inde. Le voyage autour du monde, disait son compatriote Keyserling, est pour l'homme le plus court chemin qui le

conduise à son être. À mesure que Marek pédalait, son chagrin s'estompait : on a moins mal au cœur quand on a mal aux jambes.

Pas beaucoup d'Européens, mais beaucoup d'Iraniens, quelques Pakistanais, et surtout des Afghans. Ceux-là étaient venus en bus depuis Kaboul. Ils étaient sept et faisaient bande à part, toujours en retrait, farouches, méfiants, craintifs. L'expression *se serrer les coudes* est peut-être un peu galvaudée, mais jamais elle ne m'a paru aussi juste. Tous les matins, je les voyais qui prenaient ensemble leur petit déjeuner, et c'est encore ensemble qu'ils allaient faire le siège de l'ambassade du Mexique. Les autorités n'étaient pas regardantes, les Afghans finiraient bien par décrocher un visa : pour la forme, les Mexicains les faisaient un peu poireauter, mais leur pays, ils le savaient, n'était qu'une étape. Après, c'était le problème des gringos.

Et puis il y avait un huitième Afghan, qui se tenait à l'écart. Lui parlait l'anglais, qu'il avait appris à Fayetteville, Arkansas, où il avait pu étudier après l'obtention d'une bourse. Grandir à Kaboul et rêver de New York pour se retrouver dans la *Bible Belt*, c'est comme songer à Paris et échouer en Auvergne, les volcans en moins, les *rednecks* en plus. Il y avait passé deux ans et ne se souvenait de rien, à part des Walmart. Habib était volubile, enjoué, tout en muscles. Trente ans, des bras comme mes cuisses, des cuisses comme mon tronc. Bodybuilder n'était pas son métier, seulement un hobby, mais qu'il prenait au sérieux : trois heures chaque jour à soulever de la fonte, des injections d'hormones de croissance tous les soirs, et au petit déjeuner douze œufs – douze ! – dont il ne mangeait que le blanc (trop de gras dans le jaune, est-ce que j'en voulais ?).

À Kaboul, il était fonctionnaire, il avait une *situation*, et puis : les talibans. L'Afghanistan ? Il ne se berçait pas d'illusions : le pays était foutu. La preuve, pour beaucoup d'Afghans l'Iran semblait un éden,

c'est dire. Quand il avait compris que les talibans étaient là pour rester, Habib s'était tiré, direction Téhéran, où il attendait un visa pour l'Australie. Mais, par superstition, devant les autres il prétendait qu'il s'apprêtait à partir pour Berlin. L'Allemagne ! Voilà qui ravit l'ingénieur indien fraîchement retraité qui partageait son dortoir. Ni femme ni enfants, plus de cheveux – ils semblaient avoir migré dans sa moustache –, un peu d'argent de côté, pas grand-chose à attendre d'une vie désœuvrée : Dhananjay s'était décidé à prendre le large. L'Iran d'abord, puis ce serait la Turquie, la Bulgarie, la Grèce enfin où il se voyait passer le restant de ses jours. Il imaginait une petite île avec un nom en -os, une maison blanche au toit bleu face à la mer, la pêche du matin qu'on fait griller sur la terrasse, les souvenirs qu'on ressasse, qui s'effacent peu à peu, s'abolissent. Il y a quarante ans, pendant un semestre, il avait suivi des cours au Goethe Institut de Mumbai. Habib partait vivre en Allemagne ? Il lui fallait apprendre l'allemand. Dhananjay s'était mis en tête d'en faire son élève. L'idée illuminait son regard, et l'Afghan, qui s'en serait voulu de doucher cet enthousiasme bonhomme, n'osait pas lui révéler sa destination véritable. Alors, chaque matin, pendant une heure, il laissait le vieil Indien lui enseigner les rudiments d'allemand qui lui restaient. Mieux : Habib y mettait du zèle, noircissait son carnet – *ich bin, du bist, er ist*, etc. –, et, de jour en jour, les progrès de l'élève faisaient la fierté du professeur. Perchée sur le samovar, la théière nous attendait ; le thé fumait dans les verres ; Habib et Dhananjay étaient à l'œuvre, et moi, je les écoutais fredonner une comptine pour enfants : *Grün, grün, grün sind alle meine Kleider...*

1. Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Librairie Droz, 1963 (rééd. La Découverte, 2014).

2. « Fais gaffe ! Ce type : peut-être un agent du gouvernement ! »

Toutes les photographies reproduites dans cet ouvrage  
ont été prises par l'auteur.

© *Éditions Gallimard, 2023.*

*Couverture : Masjed-e Jāme', Ispahan. Illustration © Mathieu Letellier*

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

TU MONTRERAS MA TÊTE AU PEUPLE, 2013 (Folio n° 5849 et Folioplus classiques n° 295)

ÉVARISTE, 2015 (Folio n° 6170)

UN CERTAIN M. PIEKIELNY, 2017 (Folio n° 6593)

MON MAÎTRE ET MON VAINQUEUR, 2021 (Folio n° 7207). Grand Prix du roman de l'Académie française 2021

L'USURE D'UN MONDE. UNE TRAVERSÉE DE L'IRAN, 2023 (Folio n° 7416). Prix du roman News 2023, prix Nicolas Bouvier 2023, prix Montaigne 2024

# TABLE DES MATIÈRES

Monsieur Désérable ?

Paris-Téhéran

Téhéran – à l'auberge

# François-Henri Désérable

L'usure d'un monde

Une traversée de l'Iran

« La peur était pour le peuple iranien une compagne de chaque instant, la moitié fidèle d'une vie. Les Iraniens vivaient avec dans la bouche le goût sablonneux de la peur. Seulement, depuis la mort de Mahsa Amini, la peur était mise en sourdine : elle s'effaçait au profit du courage. »

Fin 2022, au plus fort de la répression contre les manifestations qui suivent la mort de Mahsa Amini, François-Henri Désérable passe quarante jours en Iran, qu'il traverse de part en part, de Téhéran aux confins du Baloutchistan. Arrêté par les Gardiens de la révolution, sommé de quitter le pays, il en revient avec ce récit dans lequel il raconte l'usure d'un monde : celui d'une République islamique aux abois, qui réprime dans le sang les aspirations de son peuple.

« Un témoignage rare, édifiant, bouleversant sur le pays des mollahs plus que jamais fermé au reste du monde. »

Bernard Lehut, RTL

« Un livre important, d'une grande humilité. »

Élisabeth Philippe, *Le Masque et la Plume*

Cette édition électronique du livre  
*L'usure d'un monde* de François-Henri Désérable  
a été réalisée le 1<sup>er</sup> août 2024 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073058874 - Numéro d'édition : 627384).  
Code produit : Q04906 - ISBN : 9782073058881.  
Numéro d'édition : 627385.

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*